

Roxane van Iperen

Un refuge pour l'espoir

*D'Amsterdam à Auschwitz,
l'odyssée de deux sœurs résistantes juives*

BEST-SELLER
INTERNATIONAL

ALISIO
HISTOIRE

17 août 1941, La Haye. L'après-midi vient de commencer quand des membres du service de sécurité de la SS font irruption dans l'appartement de Janny Brilleslijper, alors enceinte de huit mois. Tandis que les hommes fouillent l'habitation, elle simule un début d'accouchement et ils partent sans avoir trouvé les documents cachés dans ses marmites. La jeune femme vient de sauver sa vie et celle de ses enfants.

Impression de tracts, forge de faux papiers, transmission de messages... Depuis le début de la guerre, Janny et Lien Brilleslijper, deux sœurs juives néerlandaises, sont entrées en résistance. Quand elles comprennent qu'il leur faut un abri, loin des villes où la surveillance nazie se fait plus pressante, elles s'installent dans une demeure perdue en pleine forêt. Rapidement, *Le Haut Nid*, deviendra un lieu stratégique de la Résistance et un refuge pour tous ceux qui fuient le régime nazi. Dénoncées et capturées, les deux sœurs seront déportées en 1944, dans le tout dernier convoi pour Auschwitz.

Près de soixante-dix ans plus tard, Roxane van Iperen découvre par hasard le passé hors du commun de la maison qu'elle vient d'acheter et le destin des sœurs Brilleslijper. Elle en tire un texte essentiel, entre tension narrative et minutieuse recherche historique.

« Avec une justesse historique exceptionnelle, Roxane van Iperen a écrit une histoire vertigineuse, passionnante et difficile à lâcher. Un livre qui continue de vous hanter. L'un des meilleurs sur le marché. »

JAN MAGAZINE

Roxane van Iperen est avocate et journaliste. *Un refuge pour l'espoir*, son premier livre, a été lauréat du prestigieux prix littéraire Opzij. Véritable phénomène d'édition, il a déjà conquis des centaines de milliers de lecteurs à travers le monde.

ISBN : 978-2-37935-134-1



9 782379 351341

22,50 €
Prix TTC
France

ALISIO
HISTOIRE

Rayon : Histoire

Un refuge
pour l'espoir

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer à la construction du meilleur des futurs possible ? C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Titre original : *'t Hooge Nest*

© Roxane van Iperen, 2018

© Lebowski Publishers, Amsterdam 2018

Ouvrage publié avec le concours
de la Fondation néerlandaise des lettres.

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

Traduit du néerlandais par Marie Hooghe

Suivi éditorial : Emmanuelle Pavan

Relecture-correction : Chantal Nicolas

Maquette : Jennifer Simboiselle

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

Photo de couverture : © Riesenking, The Netherlands

© 2021 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-134-1

Roxane van Iperen

Un refuge pour l'espoir

*D'Amsterdam à Auschwitz,
l'odyssée de deux sœurs résistantes juives*

Traduit du néerlandais par Marie Hooghe

ALISIO
HISTOIRE

Sommaire

Carte des Pays-Bas.....	10
Carte d'Amsterdam.....	11
Avant-propos.....	13
Prologue : Ami, ose vivre.....	15
LA GUERRE.....	25
Une chute au Binnenhof.....	27
La bataille du Nieuwmarkt.....	37
La peste brune.....	51
Grève! Grève! Grève!.....	61
Enfants de la guerre.....	75
La perquisition.....	85
Une chaîne de résistance.....	93
La cure d'amaigrissement.....	101
La prise d'otage.....	113
En fuite.....	121
Le premier train.....	133
Bergen aan Zee.....	139
Bifteck de champignons.....	147
Les demoiselles Jansen.....	155

LE HAUT NID.....	167
Une villa dans les bois.....	169
Le Libre Artiste.....	181
Des voisins.....	189
Des masques.....	203
Des amis complices.....	209
Des rencontres indésirables.....	225
Le faucon.....	235
Chanson d'automne.....	243
Le vase chinois.....	253
Le peloton d'exécution.....	271
Westerbork.....	285
Le dernier train.....	297
Enlèvement.....	309

SURVIVRE.....	317
Voyage vers l'Est.....	319
Connais-tu le <i>mosselman</i> ?.....	337
La violette de Lien.....	343
La Marseillaise.....	357
Camp de l'étoile.....	369
La tempête.....	379
La fête.....	389
Cité des morts.....	397
La dernière étape.....	403

Épilogue : Ami, ose vivre (bis).....	419
--------------------------------------	-----

Remerciements.....	427
--------------------	-----

ANNEXES	431
Rappel des principaux sigles et acronymes	433
Après <i>Un refuge pour l'espoir</i>	435
Sources	445

PAYS-BAS



Camp de Westerbork ■

○ Bergen

RÉSERVE NATURELLE DE NAARDEN

Amsterdam

Le Haut Nid

○ Harderwijk

Waalsdorper-vlakte

Naarden

○ Oegstgeest

GOOI

Bussum

○ Scheveningen

Hilversum

○ Amersfoort

● **La Haye**

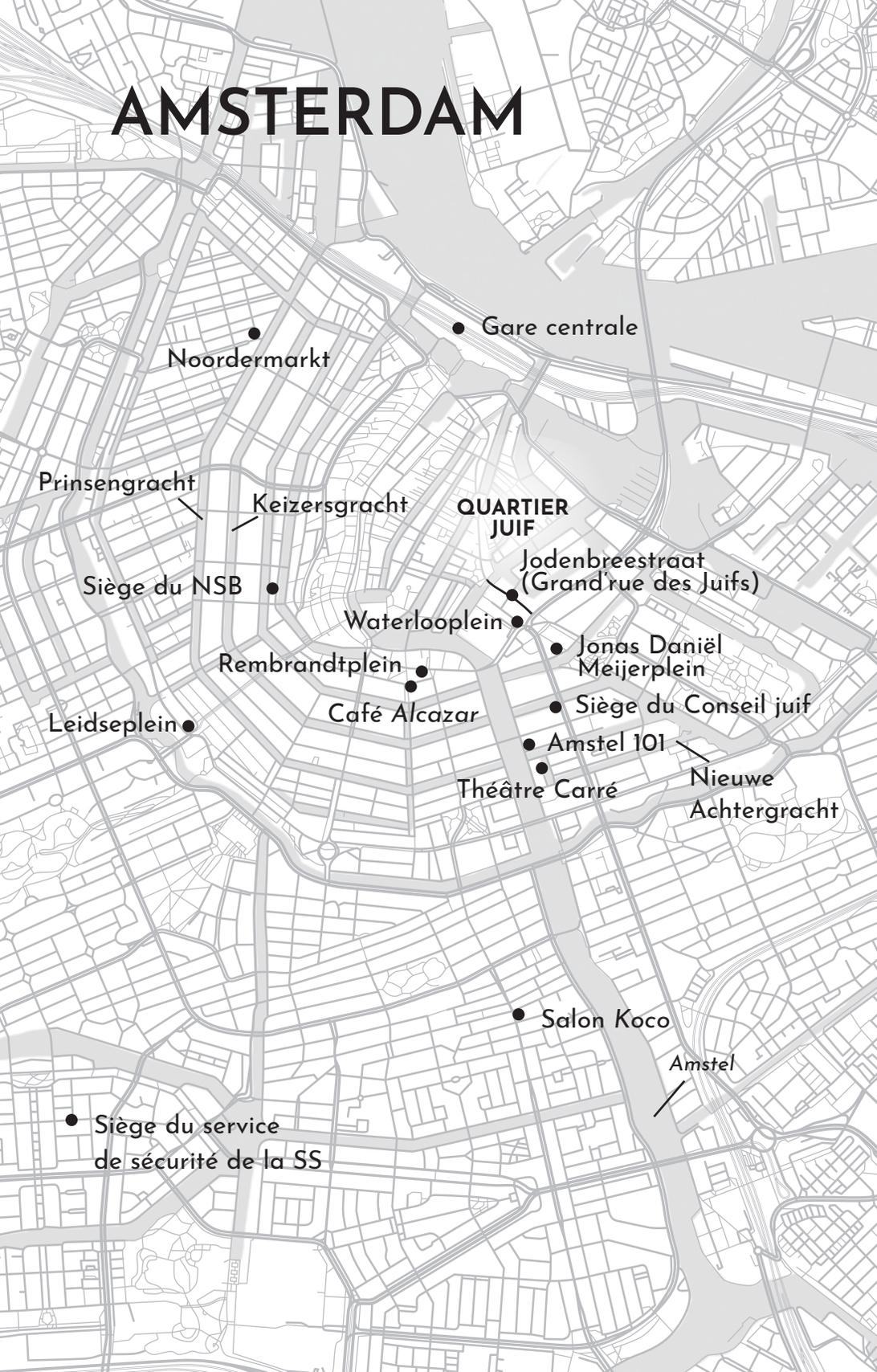
Hollandsche Rading

○ Delft

■ Camp de Vught

PROVINCE DE LIMBOURG

AMSTERDAM



Noordermarkt

Gare centrale

Prinsengracht

Keizersgracht

QUARTIER
JUIF

Siège du NSB

Jodenbreestraat
(Grand rue des Juifs)

Waterlooplein

Jonas Daniël
Meijerplein

Rembrandtplein

Siège du Conseil juif

Leideplein

Café Alcazar

Amstel 101

Théâtre Carré

Nieuwe
Achtergracht

Siège du service
de sécurité de la SS

Salon Koco

Amstel

Avant-propos

DÈS QUE NOUS NOUS ENGAGEONS SUR LE SENTIER forestier et que la bâtisse se dévoile à nous entre les arbres, nous sommes séduits. La légendaire « cabane dans les bois » que nous recherchions est une expression plutôt trompeuse – cette maison est énorme et elle a même un nom : *t Hooge Nest – Le Haut Nid*. Nos yeux glissent sur la façade imposante, les murs tapissés de lierre et les fenêtres encadrées par d’anciens volets. Elle est empreinte d’histoire et de grandeur, mais sans la prétention ou la raideur qui s’y allient souvent. Au contraire, le jardin ensauvagé, l’herbe haute, les échelles de corde se balançant çà et là, le verger à l’arrière, invitent à courir, à jouer, à faire un grand feu et à passer des soirées à discuter sous un ciel étoilé, à l’abri du monde habité. Nous nous regardons et pensons tous deux la même chose. Si nous pouvions habiter ici.

L’inimaginable se produit. À la fin de l’été 2012, mon mari et moi, accompagnés de nos trois jeunes enfants, d’un vieux berger allemand et de trois chats, installons une caravane résidentielle dans le jardin du *Haut Nid* et entamons le long processus de réhabilitation de cette extraordinaire demeure. Des murs sont restaurés et des volées d’escalier poncées, des panneaux de

menuiserie sont supprimés, révélant des plafonds aux ingénieux enchevêtrements de poutres. À mains nues, nous arrachons des revêtements de sol et découvrons dans presque chaque pièce des trappes sous les planchers et des cachettes derrière les lambris anciens. Là, nous trouvons des bougies consumées, des partitions, des vieux journaux de la Résistance. Ainsi commence aussi la reconstruction de l'histoire du *Haut Nid*. Une histoire stupéfiante qui, apparemment, couvre une part importante de notre passé durant les années de guerre, des faits inconnus d'un large public – même aux alentours de la maison.

J'interroge l'ancienne propriétaire, les voisins et les commerçants des villages environnants, je me plonge dans des cadastres et des archives et je vais de surprise en surprise. Au plus fort de la Seconde Guerre mondiale, alors que les trains roulent à pleine capacité en direction des camps de concentration et que la « solution finale de la question juive » commence à se dessiner avec le succès que l'on sait, *Le Haut Nid* devient un grand centre d'hébergement clandestin et de résistance géré par deux jeunes Juives. Au cours des années suivantes, je rencontre les descendants de ce petit groupe de personnes et les « enfants cachés » reviennent sur les lieux. Ils me confient les souvenirs et les documents personnels qui me permettent de donner plus de relief à ce récit et une voix aux deux sœurs.

Lentement mais sûrement, pièce après pièce, les morceaux du puzzle s'emboîtent pour former l'odyssée inconcevable qui aujourd'hui, six ans plus tard, est relatée ici. C'est une histoire qui confirme ma toute première impression : cette maison est plus grande que nous. Nous ne sommes que de passage, et nous avons la chance de pouvoir l'habiter un moment.

Prologue : Ami, ose vivre

AU COMMENCEMENT DE CE RÉCIT, il y a une chanson. Bien qu'elle ait fêté en 2017 son centième anniversaire, elle reste l'une des plus connues aux Pays-Bas, appréciée dans toutes les couches de la population et interprétée par des artistes de chaque génération : *Mensch, durf te leven!* – « Ami, ose vivre ! »

Fils d'une famille d'instituteurs de la région du Zaan, Dirk Witte écrit à un jeune âge ses propres paroles et musique. En 1900, il a quinze ans, quand ses parents, considérant qu'une carrière de musicien n'est pas un objectif sérieux dans la vie, le placent en apprentissage dans un commerce de bois de Zaandam, sa ville natale. Il consacre néanmoins tout son temps libre à sa musique et, au printemps 1914, il décide de prendre son destin en main. Il se rend au Concertgebouw à Amsterdam, où une salle comble assiste à la prestation d'un chansonnier néerlandais de réputation internationale, Jean-Louis Pisuisse, dont le répertoire, faute de bons titres dans sa langue maternelle, est composé de chansons françaises, anglaises et allemandes. À l'issue du concert, Witte frappe à la porte de la loge de Pisuisse et lui déclare : « Je ne suis qu'un simple commis dans un commerce de bois à Zaandam, mais j'ai déjà écrit

des chansons pour des associations locales et les gens les ont trouvées très bonnes. J'ai choisi les plus belles. Puis-je vous les faire entendre? »

Il remet à Pisuisse le texte de *M'n eerste* – « Ma première » –, sur l'amour naissant d'un garçon pour une fille de la chorale, une idylle qui se termine abruptement lorsque la voix du garçon mue :

*Mais quand ma voix a mué
Elle m'a vite donné mon congé*

Néanmoins, jusqu'au jour de son mariage, il ne cessera de penser à « sa première » :

*Si un jour j'en épouse une autre
Et donne une réception distinguée
Avec fracs noirs et robes moirées
Oncles et tantes, porto et patenôtres
Nostalgique je regarderai ma promise
En montant à l'autel dans l'église
Descendant la nef à son bras
Quand tous lanceront des vivats
Vive le marié et la mariée
Sous les regards des amis et des amies
Scandant à tous crins
La marche nuptiale de Lohengrin
Me tenant là j'entendrai
En haut du jubé les sopranos
Et à ma première repenserai*

Pisuisse est enthousiaste et inclut le titre dans son répertoire, si bien que, peu après, cette chanson résonne dans tous les foyers hollandais. Cette rencontre avec le pionnier du courant néerlandais du cabaret artistique marque un tournant définitif dans la vie de Dirk Witte. Leur collaboration produira une série de titres

qui resteront gravés dans la mémoire collective d'une grande majorité de leurs compatriotes au xx^e siècle.

Quelques mois après ce premier succès, le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, est assassiné à Sarajevo; cet attentat, à l'origine du déclenchement de la Première Guerre mondiale, donne le coup d'envoi à la nouvelle carrière de Dirk.

Pour empêcher une invasion allemande, les Pays-Bas décrètent fin juin la mobilisation de leur armée. « Tous les miliciens sont tenus de se rendre au plus vite sous les drapeaux! » annoncent les placards disséminés dans le pays. Les cloches sonnent à toute volée, on ressort les havresacs, les conscrits embrassent leurs épouses avant d'aller se présenter dans les casernes, les dépôts et même, par manque d'espace, dans des maisons particulières. Âgé de vingt-neuf ans, Dirk Witte tombe tout juste dans le contingent des appelés. Bien que les véritables combats se déroulent en dehors des frontières nationales – les Allemands respectent les Pays-Bas qui déclarent expressément ne pas prendre parti –, les années de guerre le marqueront profondément, principalement à cause de la situation dans la Belgique voisine où, en réaction au refus de laisser passer les troupes allemandes, l'ennemi exécute des civils innocents et incendie des villages, contraignant des dizaines de milliers d'habitants à se réfugier dans le Limbourg hollandais. Dans son discours du trône du 15 septembre 1914, la reine Wilhelmine¹ affirme clairement que son pays adoptera une totale neutralité dans ce conflit et accueillera les réfugiés à bras ouverts.

Les troupes allemandes envahissent la Belgique, repoussant des centaines de milliers de Belges de

1. Wilhelmina van Oranje-Nassau (1890-1948), reine des Pays-Bas de 1890 à 1948. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

l'autre côté de la frontière. Avec une offensive strictement organisée par le commandement militaire allemand commence alors le « viol de la Belgique ». Les Belges refusant de collaborer et se risquant même par endroits à tirer sur l'ennemi, tout suspect de quelque forme de résistance est sévèrement puni. Partout circulent des histoires épouvantables relatives aux actions de représailles des Allemands : bébés fracassés contre des murs, femmes violées à l'aide de barres chauffées au rouge, religieuses ligotées aux battants des cloches et tuées par leur mise en branle. Si une partie de ces récits atroces se révèle par la suite de la propagande britannique destinée à déshumaniser les Allemands, la situation est réellement catastrophique : quelque six mille Belges succomberont à la violence de l'armée allemande.

Entre-temps, Dirk Witte, qui est stationné à Eindhoven comme brancardier – le plus maladroit qui soit, au dire de sa sœur –, traduit dans une série de chansons de guerre sa stupéfaction face à la situation qui afflige autant son pays que lui-même. C'est ainsi que naît le titre *Aspirine* qui, dans une interprétation de Pisuisse, est inclus par le ministère de la Guerre dans le *Recueil de chants de l'armée néerlandaise* et devient bien vite un air favori des soldats.

*Le matin à huit heures moins le quart
Ils se tiennent là devant le docteur, le docteur
Tout ce qui doit être guetteur
Est prêt à huit heures moins le quart
Et pour neuf sur dix, y a qu'une seule vitamine
Aspirine, aspirine!
Aspirine pour les braves cœurs
Qui n'ont pas fermé l'œil
Aspirine pour les tricheurs
Qui du guet veulent faire leur deuil
L'aspirine, y a que ça d'épatant*

*Pour les soldats et les officiers
Le sergent et le fourrier
Et le cheval de l'adjutant*

*Quand nous reviendrons à la vie civile
Nous n'irons plus chez le docteur
Nous guérirons nous-mêmes toute douleur
Quand nous reviendrons à la vie civile
Nous en achèterons tous des bassines
D'aspirine, d'aspirine!*

Tandis que les Pays-Bas se cramponnent à leur neutralité, les conséquences de la guerre se répercutent d'une autre manière sur la population. En accordant l'asile aux exilés de guerre, la reine Wilhelmine avait affiché une noble hospitalité dans son discours du trône ; ce qu'elle ne pouvait pas savoir, c'est que quelques mois plus tard, un million de Belges profiteraient de sa généreuse proposition.

Le 10 octobre 1914, la cité portuaire d'Anvers tombe. Les Belges fuient en masse et les provinces de Zélande, de Brabant et de Frise sont submergées par des voisins désespérés. Les gares sont surpeuplées et un flux sans fin de charrettes tirées par des chevaux, chargées de meubles, d'ustensiles ménagers et de familles, traverse la frontière des Pays-Bas. Les autorités n'ayant pris aucune mesure pour accueillir autant de réfugiés, il revient donc aux citoyens de trouver une solution. Des villes comme Rosendaël et Bergen-op-Zoom, qui comptent chacune quelque seize mille habitants, recueillent l'une comme l'autre entre cent mille et deux cent mille réfugiés, hébergés autant que possible chez des particuliers. Mais il y en a trop. Partout, dans des écoles, des usines, des gares ferroviaires, des prairies, des parcs et des jardins publics, aussi loin que porte le regard, on trouve des réfugiés belges. Des bébés sont mis au monde sur des accotements boueux, des gens dorment dehors dans

le froid glacial et le flot ne tarit pas. Dans les jours qui suivent, des mains invisibles semblent superposer les deux pays limitrophes, les deux peuples soudain réduits à occuper le territoire d'un seul. L'exode ne prend fin qu'avec l'érection par les Allemands d'une clôture électrifiée de deux cents kilomètres le long de la frontière belgo-néerlandaise : « le fil de la mort », une double barrière de deux mètres de haut, chargée d'une tension de deux mille volts. Enveloppés dans des couvertures de laine, les mains et les pieds posés sur des assiettes en porcelaine, ou risquant un plongeon suicidaire sous les barbelés, de nombreux Belges tentent malgré tout de franchir la frontière – des centaines d'entre eux périront électrocutés.

Lorsqu'il n'est plus possible de nier que la situation est intenable et que le gouvernement néerlandais se voit forcé de proposer un plan, le commandement militaire prend les choses en main. Dans tout le pays, de grands camps qui, dans bien des cas, sont à la hauteur de la connotation négative de ce mot, sont aménagés. En l'absence de politique claire des pouvoirs publics, l'organisation de ces camps relève du commandant local et la majorité des familles sont finalement enfermées dans des baraquements placés sous régime militaire. Il y a des cuisines de campagne, des sanitaires rudimentaires et des fossés font office d'égouts. La nourriture hollandaise n'est pas faite pour consoler les Belges, qui espèrent chaque jour ne pas se voir servir de la soupe aux pois – du « béton armé », comme ceux-ci la qualifieront encore avec horreur des années plus tard.

La masse de réfugiés est une trop lourde charge pour la société. Le gouvernement néerlandais entame des négociations avec l'occupant et réclame le retour des Belges chez eux sans représailles. Les Allemands acceptent car entre-temps, les véritables combats se sont déplacés dans les tranchées du front et de ce fait, de larges parties de la Flandre sont devenues relativement

sûres. Aussi le ministère de la Guerre enjoint-il aux communes néerlandaises de « faire doucement pression » sur les Belges pour qu'ils rentrent au pays. En certains endroits, cet ordre est appliqué avec une « lucidité » trop hollandaise : à Harderwijk, les Belges sont expulsés sans ménagement de la commune tandis qu'à Scheveningen, les réfugiés confinés au Circustheater sont sommés de prendre au plus vite un train pour la Belgique sous peine de sanctions. Vers le mois de mai 1915, environ neuf cent mille voisins du Sud sont rentrés chez eux – la fin d'une visite éclair.

Pendant les années qu'il passe sous les drapeaux, Dirk Witte continue à composer des chansons. Même s'il n'a pas à se battre, la guerre et l'afflux massif de réfugiés lui font forte impression. Le chaos soudain, la fréquentation des Belges et l'attitude de son pays le poussent à se demander quel rôle il joue dans ce grand ensemble, comment il peut être une partie de ce tout sans perdre le sentiment de sa propre valeur.

Dès que la guerre est presque terminée et que l'existence normale retrouve son cours, ses soucis quotidiens reprennent le dessus : il est ballotté entre la vie dans le milieu artistique où il côtoie des esprits libres et celle « convenable » d'homme d'affaires qui a un emploi bien rémunéré dans le commerce du bois – l'idéal aux yeux de ses bourgeois de parents. Ces dilemmes l'encouragent à composer en 1917 sa chanson fétiche : *Mensch, durf te leven!* aussi appelée *Memento vivere*. Le 6 novembre, le quotidien *Algemeen Handelsblad* publie une critique enthousiaste de l'interprétation du morceau par Jean-Louis Pisuisse : « Une leçon de vie sur un texte de Dirk Witte, des paroles qui ont emporté l'adhésion du public. »

*Tu ne vis que très brièvement, rien qu'une seule fois
Et si plus tard tu veux changer, tu ne le peux pas !*

*Ami, ose vivre!
Ne te demande pas chaque minute de ta courte
existence
Comment ont fait mon père et mon grand-père
Comment fait mon cousin et comment fait mon
copain
Et qui sait, ce que le monde en pense
Ou ce qu'ont prescrit les convenances
Ami, ose vivre!*

*La tête haute, le nez au vent,
Fiche-toi de ce qu'un autre en pense
Garde dans ta poitrine un cœur rempli d'amour
et d'espérance
Mais sois un prince sur ton pré carré
Ce que tu cherches, nul autre ne va te le donner
Ami, ose vivre!*

La chanson qui prône la résistance, la réflexion critique est interprétée avec panache et sera un des grands succès de l'après-guerre aux Pays-Bas.

Peu après, Dirk ose franchir le pas, il renonce à son emploi et se consacre entièrement à sa carrière artistique avec Pisuisse. Il épouse en outre une femme d'une classe supérieure à la sienne, la belle et riche Doralise « Jet » Looman, originaire de Bussum. En 1920, ils chargent un architecte de Zaandam de construire la maison de leurs rêves. Dans un lieu idyllique, au cœur de la réserve naturelle de Naarden, entre landes et forêts, s'élève bientôt une robuste maison de campagne. De larges fenêtres s'ouvrent sur les alentours et permettent même d'apercevoir dans le lointain le Zuiderzee². Vue du ciel, la bâtisse se fond dans son environnement, le vaste jardin est entouré de chênes qui s'enfoncent imperceptiblement dans les bois et la toiture est garnie

2. Littéralement : la mer du Sud.

de roseaux jaunes enchevêtrés comme sur les rives du plan d'eau tout proche.

Par une splendide journée de l'été 1921, Dirk et Jet posent fièrement en compagnie de leur premier bébé, la petite Doralise, devant leur nouvelle demeure baptisée *Le Haut Nid*. Le jeune père comblé ne se doute pas que vingt ans plus tard, lorsque l'humanité sera de nouveau éprouvée par la Seconde Guerre mondiale et que bon nombre de ses compatriotes se demanderont quel est leur rôle dans ce grand tout, son cri de guerre revivra littéralement dans la maison qu'il a fait construire, comme si l'âme de ses vers de résistance avait été maçonnée dans les briques.

LA GUERRE

« Quand il faut se battre, il faut se battre. On ne peut pas être déloyal envers soi-même. Pas plus que s'illusionner. Nous en étions là. Nous avons fait ce que nous devions, ce que nous pouvions. Ni plus ni moins. »

Janny Brandes-Brilleslijper

Une chute au Binnenhof

Naarden, février 1943

JANNY TRIE DES CARTES D'IDENTITÉ et Eberhard joue du piano dans le salon lorsque Mik van Gilse qui arrive d'Amsterdam leur apprend que ce cher Gerrit s'est défenestré au Binnenhof³. Sa tête s'est fracassée sur les pavés, il est mort sur le coup.

S'étaient-ils imaginé être en sécurité ici, dans cette maison féérique, en dehors de la ville? Que la guerre passerait bien au-dessus de leurs têtes, comme les avions de la Royal Air Force qui, la nuit, font l'aller-retour entre l'Angleterre et l'Allemagne? Que la douleur continuerait à dessiner de grands cercles autour d'eux comme les jeeps et les voitures de police dont ils entendent les moteurs démarrer vers quatre heures du matin, lorsqu'ils retiennent leur respiration quand les rafles commencent? Les sirènes hurlantes les emprisonnent entre d'une part, la volonté de fuir, claquer la porte, s'enfoncer au petit bonheur dans les bois obscurs, et de l'autre, la calme certitude que tout ce qu'ils peuvent faire, c'est attendre que les véhicules aient passé leur

3. Binnenhof (la cour intérieure) : ensemble de bâtiments dans le centre de La Haye, siège du Parlement et du pouvoir exécutif des Pays-Bas.